

Une planche sur la mer

Paul Bélanger

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, P. (2002). Une planche sur la mer. *Liberté*, 44(4), 51–61.

Une planche sur la mer

Paul Bélanger

Violence, clarté, soubresaut.
Herberto Helder

Cela commence, cela commencera toujours par l'histoire d'une lecture. On peut imaginer une forme de rencontre où l'on cueille, discerne et réassemble. Ainsi, toute écriture serait comme la somme des lectures (dans un sens large qui englobe la vie). Le poète portugais Herberto Helder m'offrait l'opportunité d'un départ, alors que Parménide m'a donné le titre, il y a de cela bien longtemps, et d'abord par la lecture d'un texte de Valère Novarina. Le temps a fait son œuvre. Cela restait comme un espoir de poème, un horizon improbable – alors qu'au fond c'était à l'œuvre, déjà. Le temps donne à une vie la possibilité de son engagement.

Je parle d'une gageure intérieure, d'une fidélité à un chemin creusé au fur et à mesure par un corps qui se rappelle, d'une volonté d'apprendre qui j'étais, et qui je n'étais pas.

Il y a plusieurs années, lors d'un repas avec Gaston Miron, je me souviens de son discours amusé sur l'engagement. À la fin, il insistait pour dire que l'engagement de l'artiste, comme du poète, est celui envers son art. Cela va-t-il vraiment de soi ?

La parole est l'acte (augural) qui rend les choses possibles.

ooo

En rester là n'était pas possible.

J'ai donc relu ce que j'ai pu avant d'écrire ceci, allant du poème de Parménide à Helder, puis revenant à l'autre. J'écoutais. Pessoa pointait ses navires.

Je voulais qu'en moi le monde ait une diction particulière, une volonté que la vie soit la création, qu'elle crée son mouvement, et que celui-ci participe du monde, de l'astre qui avance dans l'infini. Parménide, me semblait-il, incarnait l'idée de cet engagement. Il savait que seule son ignorance l'aiderait à avancer, car à chaque moment le chemin est absolument inconnu. On avance dans l'obscur.

La parole rend possible un bouquet d'air. Elle usurpe le sentiment de finitude. Sa dictée prend racine dans le corps même, dans la chair vive, dans la viande.

Parole-cariatide.

ooo

Quant à Helder, je suis loin d'en avoir terminé. Il y a une telle aisance, chez ce poète, à créer des métaphores, chacune porteuse d'infini. Il est aussi un point de cristallisation de ce que je veux développer ici, tant mal que bien, faire ce peu. Sa poésie est conçue comme une somme de toutes les collisions possibles, de l'air et du feu, de l'anus et de la bouche, entre les sons de la langue, évidemment, en une immense rivière artérielle pleine de vitalité et d'avenir. Collisions de toutes les langues, aussi bien intérieures qu'extérieures.

Situons du moins ceci (sans pour autant le lier à une finalité) : les soubresauts de la mémoire inculquent au corps leur rythme. On entre dans une densité matérielle, une viande à traverser. La chair n'est plus coupable, mais demeure mordante. Le feu est ce qui donne son incandescence à toutes les choses.

ooo

Partout le feu gouverne l'être. De même, chaque mesure de la parole est rappel du silence qui l'entoure. C'est la nuit du récit et de tout ce qu'il éveille. Un mot prospère hors du lieu qui l'a vu naître. Toute parole est échappée du silence. Elle avance dans son crépuscule propre, où le tout chaotique attend. Un rythme.

Cette proximité du palpable, de l'impalpable, comment lui donner pertinence, d'une quelconque façon. Sachant que tout, d'abord, est voué à l'oubli. Je demeure à l'enseigne de

l'oubli. Je suis lié au monde par ce paradoxe. Cueilleur du feu, de l'obscurité de tout, je pointe mes plaies vers des pans de lumière, un horizon clair même dans l'obscur.

Le poème nous dit peut-être que ce n'est pas tant le poète que la poésie elle-même qui engendre. Ce dont nous sommes témoins, chaque seconde que notre corps s'occupe au poème.

Témoins, ces heures de dérégulation et de délire, d'enchantement et de désespoir, passées dans le silence puissant et sans appel.

ooo

Pourtant, cet appel d'air, intarissable semble-t-il. Paroles données et reprises. Et d'ouvrir le familier par cet étrange geste de réciter. Comme un officiant, si l'on veut, mais dénué de fin et dépourvu de dogme.

Récit radical de sa fin. Avalé par son oubli.

Au loin, une parole le concerne. Les cavaliers reviennent.

ooo

Tant que l'humain vit, la parole vit. On peut même la concevoir comme un achevé de colère, si l'on veut. L'émergence d'une impuissance ancienne et déracinée. Issu

de la colère, le lieu possible où la vie fertile s'étend à perte de vue.

Le chant est la description sourde du monde. Il n'est jamais abstrait. Pour qu'il inaugure, il lui faut encore se confronter. Ce paradoxe donne lieu à une spéculation distraite, mais peu à peu un horizon se distingue, une île surgit. Nous passons sur une planche. Et il doit encore renoncer, continuer.

Éloge de la clarté lunaire : voir Leopardi.

ooo

Le chant achève en lui-même un désir de clarté. Enraciné à mon silence, il me dépouille, même d'une attention déçue. Il ne médite sur rien d'autre que sa fin, comme Schéhérazade. Chaque poème s'emploie à ignorer cette fin. Jusque dans son articulation intime, il met en présence, oppose, met en péril, se met en péril. La conduite du miracle n'est jamais évidente, et il y a davantage de chances de se tromper que de réussir. Cela est secondaire. Nous traversons ce que le poème nous demande de traverser. Passeur du monde et des mots, il réalise ce qui jamais ne le fut.

Tout encore n'est que matériau sombre, incertitude, mystère. Tout, jusqu'à la fin, le restera. Cette matière sombre est le méridien, la direction. Voici que chacun s'engage sur cette route qui sera sa déroute. Le poète s'enfonce dans son oubli jusqu'à perte. Et quand au matin, une fleur de sang

surgit, qui veut recoudre l'eau du fleuve à la rive, il sait qu'un morceau de silence lui mord la nuque ; porté par cette évidence, il naît au bruit du monde.

ooo

Je m'engage envers cet horizon. Sans fin, bleu. Premier horizon de toute parole. Pourquoi est-ce si vaste ?

Voix sans fin de mon oubli, de ses métamorphoses. Et si loin qu'il se transforme, il ne s'abolit pas. Un accord tout à fait incertain lie vers et oubli. Une tension consciente. On dirait : des chemins pour l'oubli.

Le poème est comme une pulsation de l'astre. Chaque mot est arraché au vertige de sa déraison.

La route reste devant soi, libre. Ainsi, tout se tient dans « l'ombre sans nom ». Sur la page menteuse de mon oubli, je tends les mains vers le vide du grand ciel et constate qu'il est un grand œil crevé.

Comme des corps qui se tiennent droits devant le néant qui les engloutira, inévitablement.

Car cela passe par les artères, la lumière étant mesure des strates d'ombre. Sur la page menteuse, je suis et ne suis pas : l'oubli et la présence ; le feu, la feuille.

Présence, comme reliquaire d'un état désuet, puisque la machine a contaminé les hommes d'une façon irréversible,

peut-être. Être tout entier à cette présence ; de même qu'un son reste suspendu au-dessus de l'arc.

On entend ce qui tue la proie. Une caravelle revient au port.

Et chaque fois, les deux se confondent comme une première fois.

ooo

L'indécidable est la position radicale, en art. Le poème réunit tout à son ignorance.

Connaissance, par conséquent, de ce dont il est saisi, toujours tenté par l'expérience de Faust, comme si tout le corps envahi travaillait sur lui-même à un engagement de sa responsabilité vis-à-vis de la mort. C'est le paradoxe puisque l'écriture demeure libre. Elle n'engage à rien. Le corps est une révélation, tension entre l'être et le non-être. La parole se tient dans cette tension, dans cette oscillation où il y a quelque chose plutôt que rien.

On se perd par une infinité de sentiers tandis que les grands chemins demeurent inaccessibles.

Le vent parviendra-t-il jamais à chasser le mauvais jour. Si peu qu'on s'éloigne sous la peau des heures, le cadre sacré murmure, non comme une valeur liée au divin mais en tant qu'événement mémorable.

ooo

C'est un éternel étonnement que l'épuisement de la matière vitale crée un matériau neuf.

Ce n'est pas une question d'audace ou de convenance, mais d'attributs et de constance.

Le poème est étonnement par lequel j'entre dans le monde et en moi. Vis-à-vis de moi, je ne saurais être responsable.

Le risque ne réside pas dans la performance mais dans la continuité. Le poète va au sang noir de l'animal saisir son mal. Il regarde le mal se répandre et en est saisi. Il ne peut se résoudre à cesser.

ooo

La recherche d'une voix d'origine, de sa fondation dans un futur proche est une orientation à connaître, et je ne peux me situer moi-même dans cette connaissance. C'est la part de silence.

« On ne peut ni connaître ce qui n'est pas [...], ni l'énoncer en une parole ». Chacun descend dans son sentier pour naître à sa parole ; et la parole naissante désavoue ce qui l'a vue naître.

Le souffle fuyant de la mort est passé un instant, et un instant le voile d'ombre a recouvert mes yeux.

Te voilà, l'épuisé, au seuil d'une élévation. Une élévation à mourir.

ooo

Que signifie vivre en poète ? Vivre en face du monde, tout contre ? sinon d'épuiser la distance qui nous en sépare perpétuellement et d'aller vers l'écoute des pas, ses propres pas.

Je m'écartais déjà du chemin des hommes. Je roulais les épaules entre les seuils. La nuit semblait si éloignée encore. Et avançant d'un bon pas sur ce chemin, mon existence s'ouvrait ; si bien que j'étais perdu à mes sources, le poème conservant le souci de l'origine.

Que cela commence : la voix errante, la voix artérielle et ascensionnelle, celle, retrouvée, où se devine la soif et s'étiole le mal.

Ainsi l'audace ne tient pas dans le risque d'une poésie éclatée, mais bien dans la recherche d'une nouvelle unité. J'ai voulu aller à cet épuisement pour que l'événement débute.

ooo

Je suis devenu labyrinthe qui échappe à sa propre connaissance. L'instant s'ouvre au dépeuplement des prunelles. Si un être peut entrer dans son corps – son corps à corps avec le poème – sans doute comprend-il ce lien entre les pas et la pluie.

Il faut tout traverser puisque les traits de la vérité ne viennent pas toujours du même lieu. Tout traverser comme une évidence pour commencer d'entrevoir.

Le poème ne parle pas s'il ne s'adresse à cette exigence de vérité. Son origine et son horizon.

Ne jamais en rester là, par conséquent, conserver le site indécidable, mettre une planche sur la mer.

ooo

Rythmer l'espace

Le poème, du moins découvrant la nature de son oubli, accueille le silence. Le pouvoir du songe l'enchanté. Allez savoir si le chant d'oubli qui relie les humains entre eux n'est pas le fruit d'un effort commun à comprendre, à une volonté de présence.

Certes, les chemins sont innombrables, et parce que le poème peut les porter tous, il peut recoudre l'étoffe qui fait le monde.

Le poème est conscience en actes et en gestes, qui se voit mourir. Il rend le monde intelligible tout en le retournant à son énigme. Tous les chemins aboutissent à ce nœud et reconduisent à l'obscur.

Qu'une planche dérive sur la mer, un mot peut en retracer le sillage et la reconstruire, tel Faust, tout en regrettant le destin absurde de son effacement.

L'étrange pensée nous fait entrer en pays étrange. Ainsi,
l'ombre suit-elle jusqu'à l'aube. D'autres visages respirent
parmi les âges. Toujours en chemin tant que la vie tient.

Tout poème est un souffle à soutenir, à reprendre ; tout
poème est une respiration à souvenirs.